Plurilinguisme, « *Sui generisité* » et stratégies de médiation dans l'écriture francophone

Babacar FAYE

Université Cheikh Anta Diop, Sénégal

Résumé : L'écrivant[1] qui se trouve dans un contexte de bi-plurilinguisme est frappé par une non-coïncidence du dire (Authier-Revuz) qui déteint sur son dire. En effet, les inférences possibles et les systèmes de référence venant de sources sociolinguistiques différentes, on imagine l'importance de la méta-énonciation textuelle dont le rôle est de maintenir un imaginaire de coïncidence entre des techniques langagières différentes mais qui sont en jeu dans l'expression unilingue d'un bi-plurilingue. Dans le cadre d'un bilinguisme collectif, si le monde représenté est différent du monde qui a vu naître la langue d'écriture, alors un problème de coïncidence sémantique, de manière de parler, se pose entre un système de signe extérieur ou naturalisé et ce monde représenté ; les langues ne découpant pas la réalité d'une même manière. C'est ainsi que nous verrons apparaître dans l'écriture francophone, une méta-énonciation qui jette des ponts entre la langue d'expression (ici le français) et les langues d'arrière-plan. En effet, face à la non-coïncidence et aux structures externes qui déconstruisent le système de la langue d'écriture, nos auteurs sont malgré tout conscients des problèmes de réception que peut engendrer ce genre de codage textuel. Nos énonciateurs textuels étant d'abord leur propre récepteur et, soupçonnant une possibilité de non-coïncidence du dire, mettent en scène des stratégies de restauration d'un imaginaire du « un ». L'écrivain prévoit donc l'incertitude, le malentendu, à travers la lecture-interprétation de l'interlocuteur-lecteur. Il s'agit en quelque sorte d'un dialogue des langues à travers un métalangage qui rétablit différents niveaux. Cette homogénéisation de l'hétérogène est rendue possible par des procédés qui permettent de concevoir une totalité éparpillée. Ces procédés de médiation inter-linguistiques seront étudiés à travers la parenthèse hétérolingue, l'intégration morphosyntaxique, le calque de construction et le changement de valence verbale chez trois auteurs francophones : Ousmane Sembène, Pape Pathé Diop et Ahmadou Kourouma.

Mots-clés : non-coïncidence du dire ; médiation linguistique ; surconscience linguistique ; dialogisme ; écriture francophone

[1]Dans le sens beaucoup plus englobant que celui de Barthes. Selon ce dernier, on est écrivain quand l'œuvre est une fin ou écrivant s'il s'agit d'un moyen : « L'écrivain accomplit une fonction, l'écrivant une activité » (Barthes R., 1964, Essais critiques (chapitre : Écrivains et écrivants), Éditions du Seuil). Mais il reconnait quelque part, dans le même chapitre, que la frontière n'est guère étanche en utilisant lui-même la formule « écrivain-écrivant ». Pour nous, la langue est un instrument de communication, un véhicule de la pensée pour l'écrivant. L'action technique sur la langue n'est pas, ou pas toujours, son objectif car il garde en alerte la fonction sociale du langage. C'est pourquoi toute formulation remarquable de l'écrivant doit nous amener à analyser la covariance entre structures sociales et structures linguistiques surtout lorsqu'il décrit des sociétés plurilingues.

1 Introduction

« *Sui generisité* » : ce néologisme est construit à partir de la locution adjectivale *sui generis* qui signifie « de son propre genre » ; cela renvoie au caractère non superposable des langues naturelles, chaque langue ayant son génie propre. Gardons à l'esprit ce caractère sui generis des langues et voyons maintenant le contexte d'écriture des auteurs que nous avons pris comme exemple dans notre corpus.

Tout sujet parlant ou écrivant est amené à pratiquer plusieurs langues ou « langages » comme l'a bien montré la notion de *dialogisme* de Mikhaïl Bakhtine dans *Esthétique de la création verbale*. Mais il y a un effet de loupe sur le phénomène lorsque qu'on écrit à travers une langue seconde. Quand la langue d'expression n'est pas la langue première de l'auteur, il est naturel de s'interroger sur le rapport qui existe entre littérature, plurilinguisme et médiation linguistique, notamment dans l'écriture francophone où l'entrecroisement des langues nourrit la création littéraire. Car il n'y a pas de dichotomie, de dédoublement du sujet bi-plurilingue[2] quand il s'exprime ; les langue-cultures se télescopent chez un même individu qui fait ses choix pour que la communication soit plus efficace. Et là, il faut porter attention à ce qui est d'arrière-plan et au comment la médiation s'opère quand on est dans un monde pluriculturel.

Dans le cadre d'un bi-plurilinguisme collectif, si le monde représenté est différent du monde qui a vu naître la langue d'écriture, alors un problème de coïncidence sémantique, de manière de parler, se pose entre un système de signes extérieur ou naturalisé et ce monde représenté.

La langue pouvant être un « entre les médias » par excellence, il y a une sorte d'intermédialité au sens d'Éric Méchoulan : « l'intermédialité renvoie au caractère de ce qui se trouve entre des milieux » (Méchoulan, 2003, p. 22).

Lorsque le médium relie deux phénomènes de nature différente, comment opère-t-il la transformation pour que la réalité sensible en A le soit également en B ? D'ailleurs, cette transformation est-elle toujours possible ? Qu'est-ce qui se joue dans le transfert quand le contexte de la production ne se superpose pas à celui de la réception où le phénomène de la non-coïncidence est manifeste ?

2 Non-coïncidence du dire hétérolinguistique

La non-coïncidence hétérolinguistique vient de la notion de "non-coïncidence du dire" d'Authier-Revuz : elle signifie que le dire en français ne peut pas véhiculer la réalité socioculturelle de l'écrivant ou du locuteur ; l'hétérolinguisme étant l'écriture supposée unilingue d'un bi-plurilingue où il y a en réalité une langue (ou des traces de langues) dans la langue d'écriture. La non-coïncidence interlocutive entre la production du langage et le sentiment de la non-adéquation du sens exact que l'on veut laisser entendre place nos auteurs dans un sentiment d'insatisfaction permanente quand on

[2] La racine « bi » indique seulement deux sources. C'est dire que la notion de bilinguisme n'épuise pas le contexte de production du corpus que nous décrivons. Pour brasser toutes les situations linguistiques d'arrière-plan, nous utilisons la notion de bi-plurilinguisme qui est plus large.

Published in : BADRINATHAN, Vasumathi ; PEJOSKA-BOUCHEREAU, Frosa ; RACINE, Odile ; SZENDE, Thomas (dir.), *Médier entre langues, cultures et identités : enjeux, outils, stratégies / Mediating between languages, cultures, identities : challenges, tools, strategies*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004291, doi : 10.17184/eac.9782813004291

examine leurs paratextes. L'écriture devient alors une force libératrice pour parler, écrire avec la totalité de son répertoire :

Ex. 1 : « Que ressentez-vous quand vous écrivez en français ? »
Sembène Ousmane, écrivain sénégalais, répond :
« Je suis frustré » (In *Afrique*, N° 25, 1963, p. 49 ; cité par Martin Bestman, 1981)
Cette frustration s'explique par le sentiment que seul le wolof (langue véhiculaire sénégalaise) peut véhiculer son message sans entorse. Il précise :
« *Le Mandat*, [un de ses romans portés à l'écran], existe en version française et en version wolof. Personnellement je préfère ne pas projeter la version française, car l'autre est plus authentique » (Sembène dans Vieyra, 1972, p. 184).

Dans l'expression suivante qui exprime une non-coïncidence du dire : « le mot me manque… », on peut toujours soupçonner l'existence de ce mot dans une situation intralinguistique théoriquement unifiée ; alors que dans la situation hétérolinguistique que nous décrivons, il y a des moments où le mot n'existe pas car celui qui est disponible dans la langue d'expression ne peut pas décrire la réalité ou l'expérience à exprimer. Il faut alors trouver des subterfuges pour rendre la communication maximale et c'est là où commence la médiation. Tout écrivain veut conclure dans la singularité mais pas au point de viser l'incompréhension totale. Partant, quels sont les subterfuges qu'utilisent nos auteurs pour maintenir un semblant de coïncidence inter-linguistique ?

3 Stratégies de médiation

Parmi les stratégies de médiation linguistique dans ce contexte de bi-plurilinguisme, il y a les notes de bas de page, l'explication copulative, contextuelle, la parenthèse hétérolingue, l'intégration morphosyntaxique des mots énigmes (xénisme ou pérégrinisme), le calque de construction, le changement de valence verbale…

Dans l'espace de cet article, nous ne prenons en compte que les quatre dernières.

3.1 La parenthèse hétérolingue

La parenthèse est un ajout du dire. L'ajout est caractérisé par un retour sur le dire, il s'agit d'une négociation entre les mots et la réalité, physique ou pas, que l'on voudrait représenter. Quant à l'ajout hétérolingue, il vient répondre au manque révélé par le dire en français. Il faut distinguer la parenthèse ordinaire de la parenthèse hétérolingue. La première est accessoire et supprimable, il s'agit d'un supplément d'informations qui n'entame en rien la communication. Quant à la seconde, il ne s'agit pas d'un surcroit d'information, l'essentiel se passe dans l'ajout et permet de saisir le contexte de production de l'énoncé de base.

Ex. 2 : Suis pas chic et mignon parce que suis poursuivi par les gnamas de plusieurs personnes. (Gnama est un gros mot nègre noir africain

Published in : BADRINATHAN, Vasumathi ; PEJOSKA-BOUCHEREAU, Frosa ; RACINE, Odile ; SZENDE, Thomas (dir.), *Médier entre langues, cultures et identités : enjeux, outils, stratégies / Mediating between languages, cultures, identities : challenges, tools, strategies*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004291, doi : 10.17184/eac.9782813004291

indigène qu'il faut expliquer aux Français blancs. Il signifie, d'après Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire, l'ombre qui reste après le décès d'un individu. L'ombre qui devient une force immanente mauvaise qui suit l'auteur de celui qui a tué une personne innocente.) (Kourouma, 2000, p. 12)

Ex. 3 : « Le colonel Papa le bon est mort… Papa le bon est mort. Le colonel a été tué… Tué ! » Ça a fait un branle-bas de tonnerre. (Branle-bas signifie grande agitation, grand désordre avant une action.) (Kourouma, 2000, p. 85)

Ex. 4 : « Les chasseurs prennent l'initiative de vous offrir, parce que vous êtes un sinbo, un donsoba (un maître chasseur), une épaule de bubale. » (Kourouma, 1998, p. 189)

S'intéresser à l'ajout hétérolingue que constituent ces parenthèses revient à poser la problématique du niveau informationnel de l'élément ajouté. Il ne s'agit pas d'un surcroit d'information de telle sorte qu'on pourrait s'en passer, il ne s'agit pas non plus de deux bases dans deux langues différentes mais d'une médiation, d'une synapse entre les éléments de la chaîne du dire, qui vise l'interculturel, disons l'hétérolingue. Le caractère supposé accessoire de la parenthèse ne semble pas fonctionner ici car sur le plan sémantique on constate que l'essentiel passe dans l'ajout et permet de saisir le contexte de production de l'énoncé de base. La parenthèse de Kourouma fonctionne autrement que l'ajout classique car il s'agit d'une synapse, un lieu de l'expression d'une réserve sur un point de la langue qui s'adresse à un public hétérogène. L'hétérogénéité du public doit appeler à l'hétérogénéité du dire, d'où ces bifurcations vers l'ailleurs. On ne peut pas parler de « phrase d'insertion » chez Kourouma. Les opérations de classement des x-décrochés comme dans l'étude de Boucheron (2003) se neutralisent car il ne s'agit pas simplement d'un élément de la phrase que l'on cherche à recadrer mais du discours, de la nomination, qui n'épuise pas le dire. La parenthèse hétérolingue est une stratégie employée pour intégrer la norme hétérolingue qui se place dans un entre-deux.

3.2 L'intégration morphosyntaxique des mots énigmes

Dans beaucoup de langues ouest-africaines, le pluriel des substantifs s'obtient au niveau des classificateurs : en wolof, *fas wi* "le cheval" donnera au pluriel *fas yi* ; le classificateur qui indique le pluriel se plaçant après le substantif et non comme son équivalent français qui se place naturellement avant.

Dans notre corpus, où il s'agit de l'écriture unilingue d'un bi-plurilingue, les mots qui appartiennent à des langues d'arrière-plan prennent « s » au pluriel comme en français.

Ex. 5 : Par cette technique de médiation, « *Tieré* (couscous) » donnera « *tierés* » au pluriel (Diop, 1984, p. 114)

La notion de genre est également touchée par ce phénomène. Mais il faut d'abord distinguer le genre naturel du genre grammatical. Le genre naturel est celui qui donne

Published in : BADRINATHAN, Vasumathi ; PEJOSKA-BOUCHEREAU, Frosa ; RACINE, Odile ; SZENDE, Thomas (dir.), *Médier entre langues, cultures et identités : enjeux, outils, stratégies / Mediating between languages, cultures, identities : challenges, tools, strategies*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004291, doi : 10.17184/eac.9782813004291

une information sur le sexe animal. Ex. : la lapine et le lapin. Il représente donc une information ayant un référentiel extralinguistique. Le lapin renvoie à l'animal lapin femelle.

Quant au genre grammatical, il donne une information d'ordre intralinguistique ; il informe seulement sur un phénomène de compatibilité morphologique entre formes dites masculines et formes dites féminines. Dire qu'un mot est masculin c'est dire tout simplement qu'il est compatible avec les formes mon, ton, son, un, noir, blanc… et incompatible avec les formes ma, ta, sa, noire, blanche…

Les objets n'ayant pas de sexe, ce genre grammatical n'existe pas en tant que tel dans les langues d'arrière-plan qui nous concernent ici. Pour régler ce problème, le mot emprunté prendra le genre du mot qui le traduit :

Ex. 6 : - *la taranga* (la courtoisie) (Diop, 1984, p. 87)
- un koroté (un mauvais sort) (Kourouma, 2000, p. 23)
- *un djibo* (un fétiche) (Kourouma, 2000, p. 24)
- « … *du Ngour*, du Règne, du Régime » (Diop, 1984, p. 86)
- « … lorsque les mères de Médina appliquent, le soir, sur la plaie des pieds nus des écoliers, du *fooddën*, du henné venu d'Égypte ou d'Orient, … » *(Diop, 1984, p. 180)*

Il faut dire que cette stratégie hétérolingue qui jette un pont entre deux n'entame en rien l'intercompréhension au sein de la francophonie, car même sans connaître l'arrière-plan culturel de l'auteur, ces techniques de médiation permettent de se placer dans un espace globalisant et non dans des espaces oppositifs et irréductibles.

3.3 Le calque de construction

On peut définir le calque en général comme une reproduction d'un caractère ou d'un dessin obtenue en suivant ses traits sur un papier transparent. Importée en linguistique, cette pratique devient simplement la traduction d'une construction d'une langue à une autre.

Il faut partir des expressions idiomatiques pour appréhender le calque de construction. En effet, chaque langue ayant son génie propre, le figement linguistique fait référence à l'ensemble des chaines de caractères signifiantes et mémorisées par une communauté et qui ne sont pas sujettes à une modification et que l'on emploie telles qu'elles dans des contextes précis. Dans le contexte d'une écriture unilingue d'un bi-plurilingue, ces expressions figées de la langue première constituent un manque qui accentue la non-coïncidence hétérolinguistique. Dans ce cas, nos auteurs procèdent tout simplement à un calque de construction passeur de langue pour espérer produire le même effet.

Ex. 7 : « **Ce qu'une main a planté, une autre peut l'ôter** »
(Sembène, 1973, p. 45)

Cette expression fait écho à un proverbe local qui dit en substance qu'aussi profonde que soit une racine (on pense là au pouvoir mystique de la racine), il y en a toujours une

Published in : BADRINATHAN, Vasumathi ; PEJOSKA-BOUCHEREAU, Frosa ; RACINE, Odile ; SZENDE, Thomas (dir.), *Médier entre langues, cultures et identités : enjeux, outils, stratégies / Mediating between languages, cultures, identities : challenges, tools, strategies*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004291, doi : 10.17184/eac.9782813004291

autre beaucoup plus profonde. Ce procédé, consistant à mouler la référence culturelle africaine dans les mots de la langue seconde.

Ex. 8 : « Balla et grand-mère sont venus me prendre dans la brousse et m'ont ramené dans la maison. Ils m'ont essuyé les larmes ; ils m'ont demandé de **refroidir le cœur** (refroidir le cœur signifie apaiser mon sentiment de colère, de peine) » (Kourouma, 2000, p. 27-28).

Ex. 9 : « Le cœur n'avait pas été froid et la langue était allé trop vite. En tout, un fils de chef et un musulman conserve le cœur froid et demeure patient… » (Kourouma, 1970, p. 22)

4 Le changement de valence verbale

Inspirée par la chimie, la notion de valence en linguistique désigne le nombre d'actants qu'un élément doit recevoir pour former un syntagme grammaticalement correct. Pour le verbe, nous nous concentrons ici aux actants constitués par les compléments que ce dernier doit recevoir, ou pas, pour que la syntaxe d'un énoncé, et par ricochet sa sémantique, soit formellement acceptable. L'on sait, par le caractère *sui generis* des langues, que les verbes de ces dernières ne construisent pas leurs compléments de la même manière. Dans l'écriture-traduction qui rappelle beaucoup la notion de médiation, la construction de la valence verbale est formellement bouleversée en français pour favoriser le transfert de l'information socioculturelle derrière-plan. Ce n'est plus en effet la norme de la langue d'écriture qui est importante mais sa capacité fonctionnelle à rendre sensible un monde interculturelle.

Ex. 10 : « D'ailleurs, l'interprète sortait très peu, sauf la nuit, où **il marchait les longues promenades** dont nous avons parlées, à cause du mal que nous avons. » (Kourouma, 1990, p. 115)

Ex. 11 : « Il faut se réveiller de bonne heure quand on doit dans sa journée **marcher une longue piste**. » (Kourouma, 1998, p. 42)

Ex. 12 : « Il **beugle des hurlements** terrifiants. » (Kourouma, 1998, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, p. 75)

Ex. 13 : « Pathé venait de finir ses études psychiatriques depuis un an. » (Sembène, 1973, p. 72)

Ex. 14 : « L'ombre marchait vite et **n'a pas salué**. » (Kourouma, 1970, p. 9)

Le verbe *marcher* dans les exemples 9 et 10 est construit avec des compléments d'objets directs en bouleversant sa valence française au moment où les instances de légitimation de cette langue stipulent qu'il s'agit d'un verbe intransitif. Quant aux verbes *exercer* et *saluer* dans les exemples 11 et 12, le lecteur n'aura pas de mal à saisir le sens des énoncés en question grâce au contexte, mais aura formellement envie de poser les questions : il exerçait quoi ? ; il n'a pas salué qui ? Dans le contexte de ces énoncés, ces deux verbes devraient recevoir des compléments mais sont construits absolument ; cette altération formelle de leur syntaxe traduit l'état d'un sujet pluriculturel qui ne se dédouble pas en écrivant mais un sujet dont le répertoire formerait une totalité éparpillée mais totalité quand-même.

Published in : BADRINATHAN, Vasumathi ; PEJOSKA-BOUCHEREAU, Frosa ; RACINE, Odile ; SZENDE, Thomas (dir.), *Médier entre langues, cultures et identités : enjeux, outils, stratégies / Mediating between languages, cultures, identities : challenges, tools, strategies*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004291, doi : 10.17184/eac.9782813004291

5 Conclusion

Cette tension linguistique inséparable de l'identitaire a produit une résultante : l'identité hétérolingue.

> « La proximité des autres langues, la situation de diglossie sociale dans laquelle il se trouve le plus souvent immergé, une première déterritorialisation constituée par le passage de l'oral à l'écrit, et une autre, plus insidieuse, créée par des publics immédiats ou éloignés, séparés par des historicités et des acquis culturels et langagiers différents, sont autant de faits qui l'obligent à énoncer des stratégies de détour »
>
> *(Gauvin, 1999, p. 15).*

Ces stratégies ont donné, dans la phase de la tropicalisation de la langue française, des poétiques que nous avons essayé d'analyser dans cet article. Ces stratégies d'écriture permettent donc, malgré l'étrangeté de la forme, de se placer dans un espace intercompréhensif. Le « je » dans le jeu des parenthèses est par exemple intéressant : qui parle ? Le sujet intraculturel parle au sujet extra-, ou *vice versa*. Ainsi, la parenthèse chez Kourouma souligne-t-elle une faille du dire en mettant en scène, le « bon usage » et le « nécessaire usage » pour avoir le sentiment de se dire. C'est une rupture dans le processus scripturaire, une rupture montrée, ce qu'Authier-Revuz appelle « ajout montré ». Cette rupture dans la lisibilité langagière préalable permet de mieux construire une lisibilité orientée selon une norme hétérolingue. Les parenthèses de Kourouma sont un prolongement de la limite du dire. En effet, il fait croître la langue car après le dire il y a toujours un autre dire pour le recadrer parce qu'il n'aura pas été satisfait. La langue devient rhizome et non élément unique, elle devient multiple en explorant les possibles quand on veut prendre en charge – dans un texte supposé unilingue – des publics qui sont à la croisée de langues multiples. Le bruit de la parenthèse vient donc combler le silence de la langue d'écriture selon les entours de l'interlocuteur supposé, donc le lecteur implicite.

Bibliographie

AUTHIER-REVUZ, J. (1982) : « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive, éléments pour une approche de l'autre dans le discours », DRLAV, n° 26, p. 91-151.

AUTHIER-REVUZ, J., LALA M.-C. (2002) : *Figures d'ajout,* Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

BAKHTINE, M. (Trad. Fr.) (1984*) : Esthétique de la création verbale*, Paris : NRF-Gallimard.

BESTMAN, M. T. (1981) : *Sembene Ousmane et l'esthétique du roman négro-africain*, Québec : Éd. Naaman de Scherbrooke.

BOUCHERON, S. (2003) : *Les détours de la langue. Étude sur la parenthèse et le tiret double,* Louvain/-Paris : Édition Peeters.

FAYE, B. (2011) : « Imaginaire linguistique dans le paratexte et déconstruction/reconstruction des "normes" dans le texte hétérolingue », *L'imaginaire linguistique dans les discours littéraires, politiques et médiatiques en Afrique,* Ngalasso-Mwatha M. (dir.), Presses Universitaires de Bordeaux, p. 151-169.

FAYE, B. (2011) : « Non-coïncidence du dire et mise en scène de l'hétérolinguisme dans les écritures francophones africaines », *Les Cahiers du Grelcef* (Canada), n° 2, p. 145-165. En ligne : www.uwo.ca/french/grelcef/cgrelcef_02_numero.htm ; ISSN 1918-9370.

Published in : BADRINATHAN, Vasumathi ; PEJOSKA-BOUCHEREAU, Frosa ; RACINE, Odile ; SZENDE, Thomas (dir.), *Médier entre langues, cultures et identités : enjeux, outils, stratégies / Mediating between languages, cultures, identities : challenges, tools, strategies*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004291, doi : 10.17184/eac.9782813004291

GAUVIN, L. (1999) : « Écriture, surconscience et plurilinguisme : une poétique de l'errance », *Francophonie et identités culturelles*, Albert C., Paris : Karthala.

MECHOULAN, E. (2003) : « Intermédialités : le temps des illusions perdues », *Intermédialités*, n° 1, p. 9-27.

VIEYRA, P. (1972) : *Ousmane Sembene, cinéaste*, Paris : Présence Africaine.

Corpus

DIOP, P.-P. (1984) : *La Poubelle*, Paris/Dakar : Présence Africaine.

KOUROUMA, A. (2000) *: Allah n'est pas obligé*, Paris : Seuil.

KOUROUMA, A. (1970) : *Les soleils des indépendances*, Paris : Seuil.

KOUROUMA, A. (1998) : *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil.

SEMBENE, O. (1973) : *Xala*, Paris : Présence Africaine.

Published in : BADRINATHAN, Vasumathi ; PEJOSKA-BOUCHEREAU, Frosa ; RACINE, Odile ; SZENDE, Thomas (dir.), *Médier entre langues, cultures et identités : enjeux, outils, stratégies / Mediating between languages, cultures, identities : challenges, tools, strategies*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004291, doi : 10.17184/eac.9782813004291